

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 16 (1940-1941)
Heft: 43

Artikel: Le premier régiment suisse au service de Naples [Schluss]
Autor: Røesselet, Abraham
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-713031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le premier régiment suisse au service de Naples

Souvenirs d'Abraham Rösselet, capitaine au premier régiment suisse.

LA SUPPRESSION DES BANDES

(Suite et fin.)

Le 1^{er} février 1810, nous quittions les îles pour Naples, où nous restâmes jusqu'au 6 mai, jour de notre départ pour les Calabres. On y dirigea les 1^{er} et 2^{me} bataillons par Nola, Avellino, Bagnolo, Muro, Bella, Potenza. Nous franchîmes les montagnes par un vent de sirocco et une chaleur inexprimable. Aussi, des deux bataillons, 350 hommes à peine, arrivèrent-ils en bon état à Calvello, lieu de l'étape. Les habitants de ce bourg et de cette contrée furent pris d'épouvante au nom de Suisses et s'enfuirent dans les lieux les plus escarpés.

De Cosenza, on disloqua les 1^{er} et 2^{me} bataillons dans la Calabre Citérieure. Je fus détaché avec deux compagnies de voltigeurs pour parcourir les montagnes de la Sila. J'avais deux missions à remplir. La première consistait à faire rentrer les contributions en numéraire, à faire vérifier en ma présence le cadastre que les receveurs avaient dressé à la hâte et avec assez de partialité chez un peuple qui n'en avait jamais entendu parler du temps des anciens rois de Naples. C'était une commission bien délicate pour un officier, que celle de lever les contributions par la force. La seconde mission était de dissoudre les bandes, qui étaient nombreuses, car presque tout ce qui était dans le cas de porter des armes était en campagne.

Les habitants étaient tellement divisés par des opinions politiques ou d'autres causes, que leurs contestations et démêlés ne se terminaient que par la voie des armes, tant la vengeance est monstrueuse chez ce peuple, qui, plus féroce qu'humain, la regarde comme un article de religion. Ce qui le prouve, c'est que si le Calabrais rencontre son ennemi sortant de l'église, il l'assassine à la porte de cet édifice. La mère conserve les vêtements de son mari ou de ses parents, les montre à ses enfants quand ils sont arrivés à l'âge de l'adolescence et leur dit :

— A la première occasion, vous tirerez vengeance de l'offense et du sang versé du père ou des parents. —

A la fin de novembre, les Anglais et les Siciliens débarquèrent sur les côtes de Gioja, de Rosarno et de Sant' Eufemia. Des partisans avec leurs bandes, gagnèrent les plaines voisines, entourées de rivières et de forêts, et se répandirent sur différents points des Deux-Calabres.

Un berger de Platiani, village habité par des Albanais d'origine, se mit en campagne avec d'autres sur la Sila. Sous le nom de roi des montagnes, il devint en peu de temps redoutable par son audace et sa cruauté, et porta la terreur dans la province et dans tous les lieux de son passage. Les forces de ce scélérat étaient peu connues, car il paraissait parfois avec plus ou moins d'hommes et levait des contributions en argent, vivres, etc., pour plus de monde qu'il n'en avait, afin de paraître plus formidable. Il enlevait des membres

des familles les plus aisées pour les rançonner bien cher.

Les bandes de Francatropa, de Parafanti et de Scarolla, qui avaient été dispersées, se recrutèrent et devinrent plus redoutables que jamais, ce qui annonça un hiver fatigant et orageux. Et il le fut, comme on le verra.

Le 1^{er} décembre, le régiment quitte son camp. A l'instigation des chefs de bande nommés plus haut, une grande partie des habitants des Calabres se mit aussi en campagne, cherchant à soulever le pays. Pour en finir, le roi envoya, dans le courant de 1811, le lieutenant-général Manhès et deux maréchaux-de-camp, tous trois au service de Naples, munis de pleins-pouvoirs ou avec carte blanche: mesure terrible et violente, mais jugée bien nécessaire.

C'est ici que je suis obligé de dépeindre l'arbitraire du pouvoir absolu des généraux et des commissions militaires, les énormités et les horreurs qui se sont commises pendant les mois de janvier, de février, de mars et d'avril. Leur description fera frémir l'âme la plus pure, et l'on comprendra facilement ce qu'ont dû souffrir le spectateur sensible et l'acteur innocent chargés d'exécuter les ordres. Le dirai-je, afin de rendre justice à la vérité des faits? Plus de cinq mille personnes de tout âge furent arrêtées par ordre supérieur. Le général disait :

— Pour éteindre le feu des bandes, il faut agir avec toute la rigueur possible et mettre l'humanité de côté dans une pareille opération. —

Le général Manhès fit prendre des otages et emprisonner aïeul, aïeule, père, mère, même les parents jusqu'au quatrième degré inclusivement. Un otage qui s'évadait était considéré comme complice. On mettait le séquestre sur ses biens, qui répondaient des crimes et des vols commis. Or, les otages étaient toujours pris parmi les autorités et les plus riches habitants.

C'est par ces moyens atroces et ces rigueurs qu'on parvint à purger le pays de ces bandes destructives, à diminuer les crimes et le brigandage et à rétablir l'ordre chez un peuple adonné à ce genre de vie. Tous ces otages, et les brigands qu'on prit, formèrent ce nombre de plus de cinq mille hommes, vieillards, femmes et enfants.

En attendant leur jugement, tous ces gens furent enfermés dans des églises et des couvents. Les malfaiteurs furent détenus dans les prisons, souvent sans autre nourriture que celle envoyée ou apportée par leurs familles. Mais la plupart d'entre eux étaient hors de la portée de leurs parents. L'entassement de ces malheureux, le manque de subsistance et le mauvais air qu'ils respiraient, occasionnèrent une épidémie dans toutes les localités.

On a vu et bien vu des femmes donner le sein à leurs enfants, qui suçèrent du sang, d'autres enfants chercher à s'allaiter sur le sein de leur mère morte, des vieil-

lards rester trois jours sans nourriture, si bien qu'il fallut les porter hors de leur prison. On a vu vingt-sept brigands, auxquels on avait promis la grâce, tous garrottés l'un après l'autre à la même corde, fusillés sur un monticule, du haut duquel les morts entraînaient les vivants dans un ravin, où l'on fut obligé de les achever l'un après l'autre. Des témoins oculaires m'ont assuré qu'à Cosenza, vu le grand nombre des détenus, on en mitrailla sur le bord de la rivière cinq cents, dont cent ou cent cinquante moururent sans avoir été atteints.

Les commissions militaires, établies dans les principales villes des Calabres, étaient aussi pénibles qu'embarrassantes, à cause de l'ignorance de la langue et des fausses accusations, dictées pour la plupart par l'esprit de vengeance et lancées en apparence pour induire les juges en erreur.

Une grande partie des prisonniers périt de misère et succomba à l'épidémie, d'autres furent pendus. On en conduisit à Naples des milliers dont on fusilla, chemin faisant, les plus mutins. De là, on les transporta dans les îles d'Elbe et de Corse, où, employés aux travaux des routes, ils moururent tous de fatigue et de misère.

Dans bien des endroits, faute de bureaux, on promettait la grâce à l'un des scélérats pour qu'il pendît ses camarades, ou on le contraignait à remplir cette dégoûtante fonction. A Sant' Eufemia, dix-neuf furent pendus par l'un d'eux, qui finit par l'être par un autre de son espèce. On répéta plusieurs fois cette cruauté. On ne parlait en un mot que d'arrestations, d'emprisonnements, de pendaisons, de fusillades et d'exils.

Je fus nommé président d'une de ces commissions militaires, dont deux de mes officiers étaient membres. J'ordonnai au rapporteur de suivre toutes les formes voulues pour fournir aux juges les moyens d'éclairer leur conscience. Mais cette mesure provoqua fort heureusement mon remplacement et celui de mes officiers par un colonel et deux officiers napolitains. Cependant, je dois le dire, mon général ne m'en voulut pas. Bien au contraire, il me témoigna beaucoup d'amitié et la plus grande confiance. En effet, il me chargea de commissions assez difficiles à remplir et m'envoya avec ma troupe pacifier les endroits les plus agités par les troubles et les passions, qui y étaient terribles, et rétablir autant que possible l'ordre chez ce peuple sauvage, pour ne pas dire féroce.

Vers la fin d'avril, à force de les poursuivre, et grâce aux sollicitations des parents et des otages, on parvint à dompter ces bandits. Les uns se rendirent à condition d'avoir la vie sauve, d'autres furent examinés par les commissions militaires. Ceux qu'elles reconnurent non coupables d'atrocités et de crimes, se virent exilés dans les îles pour travailler aux routes, et

ceux qu'on prit les armes à la main furent pendus ou fusillés sans miséricorde. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les femmes, les enfants, les vieillards, enfermés comme otages, et les bandits qu'on n'avait pas encore condamnés, moururent dans les églises, les couvents et les prisons, où ils étaient entassés comme les harengs dans un tonneau. Le nombre de ceux qui moururent ainsi de faim, de misère ou des suites de l'épidémie s'éleva à 5000—6000 dans la Calabre citérieure, et à un chiffre beaucoup moins considérable dans la Calabre ultérieure. Après tant de sang versé et une pareille mortalité, les habitants paisibles purent jouir quelque temps de l'ordre et de la tranquillité, résultats d'une terreur peut-être sans exemple. Les troupes cessèrent leurs courses et rentrèrent dans leurs cantonnements pour se reposer, ce dont elles avaient grand besoin.»

*

Le 14 juillet 1811, les quatre bataillons du 1^{er} régiment suisse quittent les Calabres pour faire partie du corps d'observation de l'Italie méridionale et marcher ensuite sur Plaisance, d'où deux bataillons d'élite se mettent en route pour Strasbourg, le jour de Noël.

Le 1^{er} mars 1812, ces deux bataillons renforcés et complétés partent pour la Grande Armée et sont incorporés à Marienburg dans le 2^{me} corps. Roessel est combat à Polotzk, les 18 et 19 août, mais surtout le 19 octobre, journée où il reçoit sa quatrième blessure et pour laquelle il est décoré.

Nommé capitaine de grenadiers, le matin de cette bataille, Roessel est dirigé plus tard sur les derrières de l'armée avec les blessés, et ne rejoint le régiment qu'à Kowno, d'où il en ramène, le 7 mars 1813, les débris et l'aigle au dépôt de Metz, non sans avoir encore reçu un coup de pied de cheval, en sortant de Mayence.

Il a dit de cette campagne de Russie, qu'elle ne serait jamais écrite par ceux qui l'ont faite, à cause des horreurs sans nom et sans nombre qui s'y sont commises. Quant à lui, il est le seul officier peut-être qui en soit revenu sur le cheval qui l'a porté et qu'il avait reçu en Calabre, en 1810.

Revenu de Russie, souffrant de rhumatismes, il trouve du soulagement aux eaux de Plombières. Mais dès le 15 avril 1813, il repart avec les compagnies d'élite du 1^{er} bataillon qu'on organise à Utrecht avant de le diriger sur Minden et Brême, comme faisant partie du corps d'observation du Weser. Défendue par le bataillon, Brême obtient du général russe Tettenborn la capitulation la plus honorable de la campagne de 1813. Après avoir conduit cette troupe à Wesel, Roessel est nommé chef de bataillon.

Son bataillon coopère depuis le 15 janvier 1814 à la défense de Maestricht, dont la rentrée des Bourbons amène la reddition aux alliés. Il a été le premier à arborer la cocarde blanche. De retour en France, son chef reçoit l'autorisation de porter la décoration du Lys.

Appelé le 17 mars 1815, d'Arras à Paris, il arrive avec son bataillon et un du 3^{me} suisse à Saint-Denis, à travers l'armée infidèle au roi et enthousiasmé par le retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Aux offres que l'empereur lui fait faire, le 4 avril, Roessel répond par le plus noble des refus, et son bataillon tout entier suit son exemple. Ce beau mouvement patriotique et ce rare désintéressement auxquels les circonstances prêtèrent quelque chose de la grandeur antique, font de ce moment le plus brillant de sa vie.

La Diète, qui a rappelé les quatre régiments suisses, en forme quatre bataillons fédéraux. Elle confie à Roessel celui composé des débris de son régiment, et le nomme lieutenant-colonel. Le gouvernement de Berne lui fait un cadeau en argent accompagné d'une lettre flatteuse, et Louis XVIII lui envoie de Gand la croix du Mérite militaire avec le brevet de lieutenant-colonel à son service. L'estime publique fait le reste.

Roessel est congédié définitivement en 1831. Il restera toujours une belle figure dans les annales militaires suisses. Rentré dans la vie privée, il vécut encore 19 ans à Berne, tranquille, content, bien vu de ses concitoyens, et quelques excursions en Suisse formèrent ses plus agréables distractions. Un de ses amis, M. Zeerleder de Steinegg, l'invita à écrire ses souvenirs militaires, qu'il légua à la bibliothèque de la ville de Berne (Souvenirs de Abraham Roessel. Publiés par R. de Steiger, Neuchâtel, 1857).

Croquis militaire

La visite sanitaire

Seize heures. La visite des malades est commencée.

Les sanitaires en trop grand nombre, encombrant la petite pièce et s'écrasent les pieds. Il faut bien n'est-ce pas, donner l'illusion du travail par une présence massive et compacte!

Le capitaine-médecin ausculte un premier patient dans le silence quasi général.

— Toussez... encore... plus fort... Respirez lentement! encore... Dites trois fois: trente-trois...

— Nonante-neuf...

Les assistants pouffent, le médecin réprime un sourire et le malade promène ses grands yeux étonnés autour de lui.

— Vous avez des frères et sœurs? interroge le médecin.

— Oui, mon capitaine... Trois frères et une petite sœur.

— Sont-ils en bonne santé?

Un petit temps, puis épanoui, l'autre réplique:

— Oui, mon capitaine... ils vont très bien, je vous remercie!

Et ce naïf malade ne comprendra jamais pourquoi chacun a rigolé de cette curieuse réponse.

— Ce ne sera rien, ajoute le capitaine. Vous prendrez ces petites pilules ce soir avant de vous coucher. Si vous ne vous sentez pas mieux demain, revenez à la visite... C'est clair?

— A vos ordres, mon capitaine... et l'homme, hâtivement sort à moitié nu, sa chemise sur le bras et son pantalon en déroute.

— Au suivant!

Un tringlot, cheveux embroussaillés et grosse figure joviale, s'encadre dans la porte. Il apporte avec lui dans la pièce, la remarquable odeur de cheval et de crottin qui n'appartient qu'à cette catégorie de combattants!

Au début cela paraît intolérable, mais on s'habitue obligatoirement...

— De quoi vous plaignez-vous? demande paternellement le médecin.

Le soldat prend son temps, regarde tout le monde en souriant, puis:

— Eh bien voilà... j'ai le pied gauche qui ne va guère mon capitaine! La «Jeanette» m'a fichu un rude coup de sabot... alors ça me fait mal là...

Il désigne son pied gauche chaussé d'une botte crottée et embourbée de f mier.

— Bon... Défaites-vous, nous allons voir.

Deux sanitaires s'empressent et déchaussent le patient. Aussitôt une plus caractéristique et forte odeur efface les ravages de la précédente. Chacun se bouche le nez. Le médecin s'approche puis recule, interdit.

— Dites donc? Vous ne vous êtes pas lavé les pieds depuis combien de temps?

Après un nouveau regard à la ronde, l'interpellé réplique calmement:

— Je les ai soigneusement lavés le jour avant la mobilisation, mon capitaine!

— Si je compte bien, cela fait plus de six semaines! Constate le médecin. Oustel... Allez vous laver... Je ne vous visiterai pas avant!

L'ordre est catégorique et prononcé d'une voix furieuse.

Le tringlot ramasse posément sa botte, sort à cloche pied et dans un magnifique sourire, il me demande, près de la porte:

— Dis donc... Tu crois qu'y faut seulement laver le pied gauche ou bien les deux?

«Le carnet d'un mobilisé.»

Sdt. sanit. J. Huguenin.